

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 4

*Fêtes de la Trinité, du Corps du Christ, dimanches ordinaires
du temps ordinaire (du 13^{ème} au 19^{ème} dimanche)*

Année C - 9^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 7, 1-10
- 10^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 7, 11-17

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ces dimanches.

Trinité

J'éprouve des sentiments partagés vis-à-vis de la fête de la Trinité.

D'abord, ce n'est pas une vraie fête : ce sont des événements qu'on fête, pas des doctrines. Vendredi saint, Pâques, Pentecôte, la mort de Jésus, sa résurrection, la venue de l'Esprit, ce sont des événements ; la Trinité n'est pas un événement. On dirait qu'on a voulu terminer l'année liturgique par une photo de famille où tout le monde poserait ensemble pour la photo finale : Père, Fils, Esprit-Saint.

Mais le malaise est plus profond : il concerne aussi le contenu de la fête.

Quelle place la Trinité occupe-t-elle dans nos vies ? A part le signe de croix que nous faisons en son nom ?

Or, de deux choses l'une :

ou c'est important et on en vit et on remet les montres à l'heure ;
ou ça n'a aucune importance et on n'en parle plus. Circulez, il n'y a rien à voir.

Ca vous surprend ? Mais il y a d'autres exemples de choses dont ne parle plus. On ne parle plus des limbes et c'est tant mieux. On parle encore des indulgences et c'est bien dommage.

Alors, la Trinité est-elle de ces choses qui ont fait leur temps ?

Nous possédons un critère absolu pour nous faire une opinion. Pour que la Trinité ait le droit de survivre, il faut que nous puissions prouver qu'elle nous aide à vivre. Tout ce qui nous a été révélé ne l'a été que pour que nous en vivions. Rien de ce qui nous a été révélé ne l'a été gratuitement pour satisfaire notre curiosité.

Alors, je répète: la Trinité nous concerne-t-elle ? Y a-t-il du feu sous la cendre ? Vaut-il la peine de souffler sur les braises ?

J'emprunte le chemin des images, c'est plus facile. Première image de la Trinité, celle qui vous est peut-être familière comme, hélas, elle me l'a été à moi : un triangle équilatéral. La Trinité est comme un triangle : les côtés sont égaux et le tout forme une seule figure : unité et différence. Un triangle : comment voulez-vous tomber amoureux d'un triangle ?

Deuxième image : le curieux trio d'un vieux monsieur à barbe blanche avec, à ses côtés, quelqu'un qu'on me dit être son Fils, et, entre les deux, l'Esprit, semblable à un gros pigeon blanc, qui fait du sur place en battant des ailes.

Ces images, individuellement, sont légitimes: elles sont dans l'Ecriture. C'est leur assemblage qui a quelque chose de surréaliste. Mais surtout : elles ne me font pas vivre. Je classe sans suite cette seconde image : elle n'est peut-être pas fausse, pire : elle est stérile.

Par contre, troisième image, je crois sans hésitation à la Trinité quand je contemple la manière orientale de la représenter. Vous connaissez la célébrisissime icône d'Andréi Roublev, trop célèbre peut-être, victime de son succès comme les Saisons de Vivaldi.

Je vous rappelle les faits tels que rapportés dans le livre de la Genèse : Abraham reçoit la visite de trois anges au chêne de Mambré. Il les accueille royalement. C'étaient des anges, il ne le savait pas.

Regardez l'image (je n'entre pas dans le détail, on a écrit des livres sur le sujet, et nous ne sommes pas à une leçon d'histoire de l'art) :

Trois hommes, jeunes, du même âge, beaux.

On dirait des frères.

On les sent en communion profonde, chacun n'est là que pour l'autre.

Graves, recueillis, en veillée d'armes.

Ce sont des anges russes, ils sont donc un peu cafardeux, comme tout ce qui est russe ; ils n'ont pas le beau sourire de l'ange de la cathédrale de Reims.

Qui donc a eu le premier l'idée de représenter la Trinité sous la forme des trois anges dont Abraham reçut la visite ? L'image a été mille fois reprise.

L'immense mérite de cette représentation, c'est qu'elle sait qu'elle est symbolique, elle ne prétend pas montrer le Père et le Fils et l'Esprit, elle se contente de suggérer.

Quoi ?

Que Dieu n'est pas seul, qu'ils sont plusieurs en Dieu : d'où les trois anges.

Que si Dieu est amour, il ne peut pas être seul.

Mais on dirait des frères, parce que Dieu est amour, parce qu'en Dieu, il y a un tourbillon d'amour.

Ils ont le bâton de voyageur : où vont-ils ? Ils se rendent chez Abraham, c. à d. chez nous, ils vont arriver chez nous. C'est un tropisme chez eux d'aller chez les humains.

Et ils vont nous dire :

« Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre, j'entrerai et nous partagerons le repas ensemble ».

Ils viennent partager notre table. Ils nous invitent à partager la leur. On a l'impression qu'ils nous regardent, qu'ils nous attendent, qu'ils nous invitent à les regarder, à nous laisser regarder, à entrer dans cet échange de regards, à nous émerveiller

Comme notre Dieu est décidément loin du Dieu, cause première de la philosophie.

Comme il ne s'est pas révélé pour recevoir nos hommages mais pour nous faire entrer dans l'amour qui le définit !

Si vous deviez un jour vous réconcilier avec la Très Sainte Trinité, souvenez-vous de l'icône de Roublev, regardez-la tout simplement.

Fête du Corps et du Sang du Christ ¹

On fêtait dimanche passé la fête de la sainte Trinité, et vous connaissez cette icône russe qui la représente : les trois anges dont Abraham reçut la visite au chêne de Mambré. Ils sont à table, ils vont manger le pain qu'on leur a préparé.

Eh bien, cette image de la Trinité me permet d'entrer dans la fête d'aujourd'hui, la fête du Saint Sacrement, la fête du corps et du sang du Christ. Tout simplement parce que, quand je regarde l'image, j'ai l'impression qu'il y a de la place à leur table, pour vous, pour moi, pour tous.

Le tableau ne me l'interdit pas et l'évangile me le révèle : nous sommes invités à la table de Dieu.

« Heureux les invités au repas du Seigneur ».

C'est la fête du Saint Sacrement,

la fête de cette merveilleuse eucharistie que Jésus nous a laissée et qui nous rassemble.

Accrochez-vous : je vais énumérer cinq richesses de l'Eucharistie, cinq choses qu'elle est,

cinq motifs que nous avons de l'aimer.

Cinq choses, c'est beaucoup trop, vous ne les retiendrez pas : tant pis, ce n'est pas ma faute si l'Eucharistie est si riche.

Bien sûr, je pourrais ne pas tout vous dire, mais j'ai envie de compter mes richesses, de les laisser couler entre mes

¹ Nous reproduisons ici l'homélie du cahier 4 de l'année B

doigts,
comme un avare qui compterait ses louis d'or ou ses napoléons... Voici donc, à la hussarde, cinq choses qu'est l'Eucharistie.

Première chose : l'Eucharistie est une action de grâce.
Une grande action de grâce, un immense merci
pour tout ce qui existe,
pour la création tout entière, pour le soleil, la lune et les étoiles,
pour frère soleil et sœur lune et sœur l'eau, comme disait saint François;
pour la vie qu'il nous a donnée,

pour nous qu'il a créés :
« Je te remercie, Seigneur, de m'avoir créée », disait sainte Claire.

L'Eucharistie est d'abord une grande action de grâce : c'est ce que Jésus a fait à la dernière cène,
et c'est ce que nous faisons nous aussi à sa suite :
« Rendons grâce au Seigneur notre Dieu ».

Deuxième chose :
la messe est une mémoire, la mémoire de Jésus, le mémorial de Jésus.
Nous sommes réunis en mémoire de Jésus,
c'est lui qui nous rassemble : « Faites cela en mémoire de moi ». Mémoire de Jésus, pas souvenir.
On se souvient des choses anciennes qui sont passées et qui sont mortes;
mais du passé qui est vivant, on fait mémoire,
on fait mémoire parce qu'il continue à vivre,
on fait mémoire pour qu'il continue à vivre.
La messe n'est pas une visite au cimetière,
elle n'est pas cérémonie au monument aux morts,
elle est une naissance,
une plantation.
Le passé est vivant, la vie continue, Jésus est vivant.

Troisième chose : la messe est l'œuvre de l'Esprit.
C'est l'Esprit qui est à l'œuvre parmi nous,
c'est lui qui, du pain et du vin, peut faire le corps et le sang du Christ;
c'est lui qui, de nous qui partageons son corps et son sang,
peut faire un seul corps.

Le prêtre n'est pas un magicien qui dit des paroles magiques,
c'est l'Esprit qui est à l'œuvre.

Puis il y a le repas, quatrième chose. La messe est aussi un repas,
un partage,
un repas que l'on partage.

Rien de bien extraordinaire :
un peu de pain, un peu de vin,
les nourritures les plus élémentaires,
le pain de la force, le vin de la joie.
Pour nous rappeler que Jésus n'est présent que là où l'on partage, et
partout où l'on partage.

Pour nous apprendre à faire de nos vies un partage.

Et ce festin, cinquième chose, n'est jamais fini : il est l'image du royaume,
il est déjà le royaume,
un peu de ciel sur la terre déjà,

un peu de ciel bleu, « de quoi tailler une culotte de sapeur ».
Mais il faut que ça continue, ça ne fait que commencer :
la messe est un apéritif pour la vie qui continue.
L'Église n'est pas une bulle dans l'histoire mais levain dans la pâte. Mais
nous avons confiance : Dieu est avec nous !

La voilà notre Eucharistie : - action de grâce
- mémoire de Jésus
- œuvre de l'Esprit

- repas partagé entre frères
- sel de la terre et avant-goût du ciel.

Voilà le menu,

Vous n'êtes pas obligés de tout prendre,
pourquoi n'emporteriez-vous pas quelque chose avec vous ?

Année C - 11^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 7, 36 - 8, 3

Le récit est propre à Saint Luc.

Luc aime ces récits de tendresse, de miséricorde, de réconciliation. C'est chez Luc qu'on lit les paraboles de la drachme perdue, de la brebis perdue, du fils perdu et retrouvé.

Il est question de pardon dans le récit de Luc. Jésus dit à la femme : « Tes péchés sont pardonnés ». Pardonner à quelqu'un le mal qu'il vous a fait, est une forme d'amour dont on se passerait bien de faire preuve puisqu'il suppose un offenseur et un offensé, du mal commis, de la souffrance provoquée - toutes choses qu'on ne souhaite pas- , mais le pardon est aussi une forme d'amour, une qualité d'amour tout à fait unique dont on ne savait peut-être pas qu'on la possédait, qu'on en était capable.

Le pardon est comme la guerre. La guerre est une chose horrible et pourtant ceux qui l'ont faite disent qu'elle a permis parfois, des gestes de camaraderie extraordinaire que les temps de paix n'auraient jamais suscités.

On peut comprendre sainte Thérèse qui disait qu'aimer c'était pardonner. Il y a une qualité d'amour que seul le pardon accordé peut dire.

C'est là aussi qu'on attend l'«amour-toujours».

Dans ce récit de pardon, il y a des inconnues : au moins trois.

Première : cette femme, qu'est-ce qu'elle a fait pour être dite pécheresse ? Quel mal a-t-elle commis ? Tout le monde a l'air au courant. On pense spontanément au plus vieux métier du monde, ce qui n'est pas sans poser des questions. Est-ce là la faute par excellence ?

En tout cas, elle a mauvaise réputation et elle en est prisonnière, enkystée.

Elle pleure de colère impuissante, elle pleure d'être enfermée, elle ne s'aime pas.

J'ai pitié d'elle, elle me fait penser aux tondues de la libération.

Deuxième inconnue : qui lui a pardonné ?

Car pardonnée, elle l'est, ce n'est pas Jésus qui lui pardonne, c'est Jésus qui le constate.

On traduit souvent : « *Il lui est beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé* », alors qu'il faut traduire : « *Il lui est beaucoup pardonné puisqu'elle a beaucoup aimé* ». L'amour est la conséquence et non la cause du pardon. Si elle aime, c'est qu'il lui a été pardonné ; si elle aime tant, c'est qu'il lui a été beaucoup pardonné. C'est parce qu'elle a été pardonnée qu'elle est capable d'aimer. A ses larmes de tristesse se mêlent des larmes de bonheur.

Je répète : qui lui a pardonné ?

Hypothèse : et si c'était elle-même qui se pardonnait à elle-même ?

Qui se serait réconciliée avec elle-même, qui aurait fait la paix avec elle-même ? Pourquoi pas ?

Elle a atteint le fond, elle remonte, elle ne peut plus vivre comme ça.

Vous direz : on ne se pardonne pas à soi-même. C'est vrai, ce serait trop facile. Le mal est fait et le mal reste. On ne l'efface pas, on ne fait pas qu'il n'ait pas eu lieu.

Mais Dieu qui est plus grand que notre cœur nous aime sans doute plus que nous-mêmes et nous invite à nous voir avec ses yeux à lui, comme ses enfants, pécheurs, faibles mais ses enfants qu'il aime.

Cette femme a peut-être réalisé cette chose si difficile qui est de s'aimer humblement.

Jusqu'à présent, elle se haïssait : ce n'est pas difficile.

Il n'est pas difficile de se haïr ou de s'aimer orgueilleusement, il n'est même peut-être pas difficile de s'oublier.

Le difficile, la grâce des grâces, doit être de s'aimer humblement comme un membre souffrant, fragile, de la tremblante humanité en marche.

Elle pleurerait de tristesse, maintenant, elle pleure de joie.

Troisième inconnue : qu'est-ce qu'elle vient chercher chez Jésus ?
Qu'est-ce que Jésus vient faire dans l'histoire ? Pourquoi vient-elle
lui confier son bonheur sans mot dire, dans ce qui ressemble à une
parade amoureuse, chastement impudique ?

Elle doit savoir que Jésus n'exclut personne, qu'il ne condamne pas.
Alors elle vient se blottir chez cet homme qu'on dit bon.
Et c'est lui qui encaisse la tempête qu'il y a dans son cœur !
Elle brave les conventions, elle a des gestes inouïs de tendresse.
Elle veut simplement qu'il ne la rejette pas.
Et c'est prémédité : elle a préparé son coup puisque son parfum a dû
lui coûter cher et qu'il y a longtemps qu'elle épargne.

Pleine de confiance aussi, car enfin, elle n'est pas sûre d'être
acceptée, elle prend un risque !

Encore une fois, elle ne vient pas demander pardon. Si faute il y eut,
ce n'est pas à un tiers, fût-il Jésus ou un prêtre, qu'on demande
pardon mais à celui qu'on a offensé, à celui à qui on a fait mal.
Jésus d'ailleurs ne pardonne pas, il dit qu'elle est pardonnée : «Ta foi
t'a sauvée, va en paix».

Je n'ai rien dit d'un autre personnage de mon histoire : le pharisien à
qui Jésus donne une leçon de politesse.
Il a invité Jésus et Jésus a accepté. Ils sont peut-être amis.
On va répétant que Jésus était à couteaux tirés avec les Pharisiens.
C'est vrai chez Matthieu qui les charge parce que, lorsqu'il écrit son
évangile, bien des années plus tard, les hostilités avec eux sont
déclarées et tous les coups sont bons. Ce n'est pas vrai chez saint
Luc. On vous rappelle que Paul était pharisien.

Je fais l'hypothèse : les reproches que Jésus adresse au pharisien, est-
il interdit de les lire de manière amicale ? Il faut être son ami pour
oser tancer quelqu'un de la sorte.

On en profite pour vous rappeler qu'il y a quatre évangiles, comme quatre regards sur Jésus, et que chacun a sa propre perspective qui n'est pas celle des autres. Le Jésus de Marc est un homme d'action qui ne parle pas pour ne rien dire, celui de Matthieu est un bavard préoccupé de dire aux gens ce qu'ils doivent faire, celui de Luc est un doux rêveur, celui de Jean est un mystique qui n'a jamais été enfant.

Nous ne sommes pas une religion du livre contrairement à ce qu'on dit souvent. Nous n'avons pas un livre, nous en avons quatre.

Année C - 12^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 9, 18-24

« *Qui dites-vous que je suis ?* » Comme elle est étrange, au fond, cette demande et comme il est désarçonnant, le prophète qui vient de Nazareth.

Lui qui commande aux esprits mauvais et à la mer, qui s'arroge le pouvoir de pardonner et de guérir, qui parle avec tant d'assurance qu'on l'accuse de mégalomanie, qui revendique une autorité supérieure à celle de Moïse : « *Vous avez appris.. eh bien moi je vous dis...* », le voilà tout à coup qui interroge comme un voyageur sans bagage messianique, amnésique de son identité. Le voilà qui se retire et qui se tait et nous laisse seuls pour lui donner un nom.

Non, il ne s'agit pas d'un contrôle des connaissances, tel qu'on en pratique dans l'enseignement, comme si Jésus voulait s'assurer que nous croyons correctement.

Non, ce n'est pas non plus une fausse question, dont la bonne réponse que nous donnerons a pour but de le rassurer. Il s'agit d'une vraie question et d'une vraie réponse.

Pour moi, il s'agit du même Jésus inquiet, vulnérable, qui demandera à ses apôtres après la crise de Galilée sur le pain de vie :

« *Et vous, voulez-vous aussi me quitter ?* »

On pense à ce qu'on rapporte de Mozart enfant, traîné par son Léopold de père, dès l'âge de six ans à travers toutes les cours d'Europe, exhibé comme un chien savant devant les rois, comblé d'encens, de cadeaux, de câlineries, et qui posait souvent une question naïve à ceux qui disaient s'intéresser à lui :

« *Est-ce que vous m'aimez ? Vraiment ?* »

Qui dites-vous que je suis ? Jésus nous laisse faire le dernier pas, dire le dernier mot.

Il nous invite à le confesser librement, à risquer, à décider nous-mêmes qui nous voulons qu'il soit.

Qui nous voulons qu'il soit ? C'est absurde, direz-vous, on ne décide pas qui est Jésus, on ne décide pas qui est Dieu, on ne décide pas ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est bien et ce qui est mal.

Non, bien sûr, Jésus n'est pas ce que nous disons qu'il est. Mais il n'a pour nous que la réalité que nous voulons bien lui donner, il n'est *pour nous* que ce que nous voulons qu'il soit.

Et c'est sans doute la révolution introduite par Jésus dans la notion de Dieu : si Jésus ne s'impose pas, c'est que Dieu ne veut pas s'imposer. Si Jésus ne fait pas de signes éclatants et irréfutables, si ce qu'il dit est incontrôlable et ce qu'il fait contestable, c'est que la foi en Dieu n'est pas d'abord ni uniquement du domaine de la connaissance mais du domaine de l'amour, c. à d. de la liberté.

C'est là que les choses se situent : Dieu est amour, il faut aimer pour le connaître. Vous pouvez en parler avec éloquence, dire de lui de belles choses, si vous n'aimez pas, vous ne le connaissez pas.

Je ne dis pas cela pour que vous cessiez d'en parler, vous estimant indignes, comme le cher François Mauriac qui disait à la fin de sa vie que s'il avait à la refaire, il mettrait autant de soin à cacher sa foi qu'il en avait mis pour l'afficher, mais pour que vous hissiez votre vie à la hauteur de vos paroles...

Dans l'histoire des religions, le christianisme est sans doute la première qui ait posé en termes d'amour et de liberté, la question des rapports entre Dieu et les hommes : croire en Dieu n'est pas une évidence qui s'impose mais une décision qui se prend et qui implique et qui dérange.

La foi sera toujours une hésitation surmontée, un risque assumé, une interrogation suspendue : ni incrédulité qui refuse de se mettre en question, ni crédulité naïve qui accepte tout sans réfléchir.

Qui dites-vous que je suis ?

L'Église a mis trois siècles à peaufiner sa réponse, il lui a fallu trois siècles pour définir sa foi, mettre au point son credo, il a fallu tout inventer quand il s'est agi de lui donner un nom.

Il n'avait jamais parlé de lui-même (sauf chez saint Jean qui met dans sa bouche des affirmations qui sont vraies mais que Jésus n'a sans doute pas dites lui-même tant elles sont exorbitantes). Il ne parlait que de son Père, il n'a vécu et il n'est mort que pour une certaine idée de Dieu.

Qui dites-vous que je suis ?

On a dit tant de choses de lui, tout et le contraire de tout, on a vu tant de choses en lui.

Il y a eu tant de Jésus-Christ dans le cours de l'histoire : le Jésus socialiste, le sans-culotte révolutionnaire, le hippie contestataire. On l'a mis à mort comme blasphémateur.

Des hommes sont morts pour lui, d'autres sont morts en maudissant son nom. Il a inspiré les mystiques et les saints. Les artistes aussi : que serait l'art occidental sans lui ? Et la musique qu'il a inspirée ! Bach qui l'a si bien chanté ? (Si quelqu'un doit tout à Jean-Sébastien Bach, c'est bien Dieu !)

Qui dites-vous que je suis ?

Emportons la question, n'ayons pas peur : il n'y a pas une seule bonne réponse. Votre réponse est la bonne, même incomplète, tâtonnante, hésitante ; même fautive, pourvu qu'elle soit vraie, qu'elle vienne vraiment de vous.

Et si vous ne répondez pas parce que la question ne vous intéresse pas, nul ne vous en voudra, surtout pas Jésus qui vous la pose. On peut très bien vivre sans lui, le vote n'est pas obligatoire. Mais on vous souhaite d'essayer l'évangile : il y a tant de joie à le connaître, tant de bonheur à s'efforcer de vivre comme lui.

Année C - 13^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 9, 51-62

L'évangile donne de Jésus une image dure : il monte fermement à Jérusalem où, il le sait, il le pressent, la minute de vérité va sonner.

Chemin faisant se présente un homme qui veut le suivre.

Jésus l'avertit :

« Suis-moi, mais sache ce qui t'attend.

Je vis sans feu ni lieu comme un nomade. »

Il en interpelle deux autres qui hésitent :

« Laisse les morts enterrer les morts » dit-il à l'un d'eux.

Et à l'autre :

« Celui qui met la main à la charrue et se retourne pour regarder en arrière n'est pas digne du royaume ».

Des réponses qui claquent comme des coups de fouet.

Un Jésus passionné, sans nuance, sans mesure, injuste, qui dit des choses énormes.

Il est vraiment de la race des prophètes.

Bien sûr, il ne faut pas prendre ces images au pied de la lettre,

ne pas les isoler du contexte où elles furent prononcées.
Jésus qui a eu cette parole mordante «Laisse les morts enterrer les morts»
est aussi celui qui s'est penché sur les misères humaines, longuement,
et qui a pleuré devant la mort.

Permettez-moi une réflexion sur le bon usage de l'Ecriture.
On trouve tout dans l'Ecriture, tout et le contraire de tout.
Et Jésus prescrit des choses contradictoires,
oui, contradictoires comme la vie.
C'est la vie qui est contradictoire,
c'est la vie qui prescrit des attitudes contradictoires.
Et la vérité n'est pas dans un dosage ou un impossible mélange entre
des attitudes contradictoires,
elle est dans un choix inspiré par l'Esprit,
dans un discernement inspiré par l'Esprit.

C'est ainsi que je comprends l'admirable passage de Qohélet,
l'Ecclésiaste :

« Il y a un moment pour tout
et un temps pour chaque chose sous le ciel :
un temps pour enfanter et un temps pour mourir,
un temps pour planter et un temps pour arracher,
un temps pour tuer et un temps pour guérir,
un temps pour saper et un temps pour bâtir,
un temps pour pleurer et un temps pour rire,
un temps pour gémir et un temps pour danser,
un temps pour jeter des pierres et un temps pour en
ramasser,
un temps pour chercher et un temps pour perdre,
un temps pour garder et un temps pour jeter,
un temps pour déchirer et un temps pour coudre,
un temps pour se taire et un temps pour parler,
un temps pour haïr et un temps pour aimer,
un temps pour la guerre et un temps pour la paix ».

Et voici ma seconde réflexion : on voit bien ce que Jésus veut dire, c'est qu'il y a des moments dans la vie où il faut tout laisser, où il n'y a pas de demi-mesures qui comptent, car aucune éternité ne restitue ce qu'on a refusé au moment présent. Que la vie qui continue doit passer avant le regret légitime des occasions perdues ou des fautes commises.

Je pense à ces fous de Dieu à qui nous devons un peu d'être ce que nous sommes,

ces gens à qui Dieu suffisait :

Paul, François d'Assise, Martin Luther, Charles de Foucauld qui disait :

« Le jour où je compris que Dieu existait, je compris que je ne pouvais vivre que pour lui ».

En comparaison, nous sommes des sages, trop sages peut-être.

Qu'au moins nous soyons des sages qui suivent des fous.

Cet évangile, ne le refermons pas trop vite en pensant qu'il est réservé aux curés et aux bonnes sœurs.

Ce qui est évidemment une façon radicale de le rendre inoffensif, puisqu'il ne nous concerne pas.

Vous dites qu'il est impossible, cet évangile ?

Que les adultes que nous sommes devenus ont appris à assortir de bémols les partitions dont ils rêvaient dans leur jeunesse, et qu'au reste il le faut.

Que s'obstiner à faire miroiter un idéal inaccessible, c'est entretenir un rêve qui non seulement fait mal puisqu'on ne l'atteint pas, mais qui s'avère nocif puisqu'il empêche qu'on fasse jamais ce qui serait immédiatement possible.

Vous dites que devenir adulte c'est plus d'une fois inventer des compromis,

découvrir le moindre mal, s'en contenter ?

Que la politique est l'art du possible ?

Nous ne sommes peut-être pas capables d'embrasser un lépreux, mais nous pouvons sans doute faire quelque chose de plus modeste qui soit dans la bonne direction.

C'est aller dans le bon sens qui est important.

Année C- 14^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 10, 1-12. 17-20

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année C - 15^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 10, 25-37

Je cours au cœur de la parabole : le renversement opéré par Jésus.
On lui demande : Qui est mon prochain ? et lui retourne la question, il répond : décide-le toi-même, rapproche-toi !

La « prochaineté » n'est pas donnée, elle se construit.

En caricaturant : le prochain ne nous attend pas avec une pancarte comme on voit dans les gares ou les aéroports des gens portant panneau « hôtel Plaza » ou « congrès des rhumatologues ».

A la demande du docteur de la loi, Jésus répond par une question : de qui le samaritain s'est-il fait le prochain ?

Jésus nous invite à nous faire nous-mêmes le prochain des autres.
De qui ?

Merveilleuse et difficile liberté.

Le prêtre et le lévite n'ont pas l'air portés à la pitié, c'est le moins qu'on puisse dire.

Pourtant, ils ne sont pas critiqués, l'accent du récit n'est pas sur eux mais sur le samaritain.

Anticléricalisme dans la bouche de Jésus ? Ce n'est pas sûr.

Ils avaient peut-être des raisons de ne pas s'arrêter, ils étaient peut-être en retard, ou peut-être montaient-ils célébrer le culte au temple.

Or le contact d'un mort rendait impur et inapte au culte, ils ont peut-être cru qu'il était mort. Ils étaient en tout cas persuadés que le culte passe avant tout. Sans commentaire, mais rien qu'en donnant le samaritain en exemple, Jésus nous fait comprendre que là n'est pas sa religion à lui.

Par contre, il doit y avoir quelque provocation dans le choix du samaritain.

Les samaritains étaient des ennemis des Juifs, on les détestait pour d'obscurs motifs religieux et on les méprisait.

Le bon samaritain est une histoire toute simple de bonté silencieuse. Tout se passe sans bruit, il n'est même pas dit que le blessé ait appelé, qu'il ait gémi.

Et en même temps, quelle ampleur, quelle humanité !

C'est l'homme, tout homme, que le samaritain a sauvé en sauvant ce seul homme.

Nous aussi, comme il y a 2000 ans, nous posons la question légitime «qui est mon prochain ? » ;

à nous aussi il est répondu : de qui décidez-vous de vous faire le prochain ?

Le blessé de la vie est encore, parfois - souvent ? -, en train de mourir au bord de la route, et il faudra répondre à l'urgence.

Mais nous avons appris aussi que l'amour du prochain a - plus qu'avant ? - un aspect structurel.

Nous ne devons pas seulement nous préoccuper du blessé mais aussi promouvoir la sécurité des routes ! Ce qui est un problème politique.

Oui, vient un moment où la charité devient un problème politique.

Vous connaissez le slogan des campagnes de carême de partage : *vous aidez celui qui a faim en lui donnant un poisson, mais vous le sauvez en lui donnant un filet et en lui apprenant à pêcher.*

Mais aujourd'hui, je m'en tiens à ma parabole, et à la beauté de la relation courte.

Le philosophe Paul Ricoeur assignait aux chrétiens (et aux religions en général) la tâche de provoquer une contagion de la bonté.

« La grande question, écrivait-il, est : comment libérer le fond de bonté de l'homme ?

Il y a tellement de malheur, de désespérance, de violence, qu'il faut rassembler tous les signes de bonté. Libérer la bonté. Sortir du mal radical, découvrir le fond de bonté qui est en l'homme et qui n'a jamais été complètement effacé par le mal. »

Je vous raconte, pour terminer, une belle histoire de bon samaritain, historique celle-là, et qui m'est revenue en mémoire à l'occasion de l'anniversaire du début de la dernière guerre.

Août 42, Toulouse, premières mesures anti-juives, déportation des Juifs, nombreux dans la région. L'apprenant, le cardinal Saliège griffonne d'une traite ce qui allait devenir une lettre pastorale célèbre :

« Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps. Des enfants, des hommes, des femmes, des pères et des mères sont traités comme un vil troupeau. Les Juifs sont des hommes, les étrangères sont des femmes, ils font partie du genre humain, ils sont nos frères comme tant d'autres. »

La préfecture s'émeut et veut empêcher la lecture publique et la diffusion du texte. On sort le vieux cardinal de son lit pour lui faire révoquer l'ordre de lire le texte dans les paroisses.

Il ne veut rien entendre : *Ce que j'ai dit est dit.*

Il se fait, avec courage, le prochain des persécutés, l'une des grandes voix qui se soient élevées en faveur des Juifs.

(Il ne fut pas le seul : le roi du Danemark menaça de porter lui-même l'étoile jaune si le port en était obligatoire aux Juifs. Les Nazis ont reculé.)

Mon histoire est héroïque, il est vrai, et les histoires de bon samaritain sont par définition discrètes, à tout jamais inconnues ; c'est même la preuve de leur authenticité. Saint Pierre les comptabilise et n'en oublie aucune.

Mais c'est peut-être d'être quotidiennes qui fait qu'un jour, qui sait ? elles deviennent héroïques ? Héroïque en tout cas, leur somme l'est !

Et encore ceci, pour terminer par un sourire (ce sont les vacances) : à propos du Cardinal Saliège et de sa lettre pastorale, je lis encore, chez Jean Guitton, auteur d'une biographie du Cardinal :

« Un curé de la région avait reçu la lettre, il monte en chaire (on y « montait » à l'époque) après avoir lu l'évangile, il se prépare à lire la lettre pastorale, elle était difficile à déchiffrer (ronéotypée qu'elle était sur une machine de fortune) il cherche ses lunettes, elles sont restées sur l'autel, il s'excuse auprès des paroissiens et leur dit qu'il leur lira la lettre de Monseigneur le dimanche suivant. À ce moment, le garde champêtre entre dans l'église avec le télégramme du préfet interdisant de lire la lettre pastorale. On monte auprès du curé pour lui faire passer le télégramme préfectoral. Le télégramme est difficile à déchiffrer. Cette fois, le curé envoie un enfant de chœur chercher ses lunettes à l'autel, il lit le télégramme. « Mais au fait, ajoute-t-il, puisque j'ai mes lunettes, je vais vous lire la lettre de Monseigneur. »

(Jean Guitton, Le Cardinal Saliège, p. 167)

Année C - 16^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 10, 38 – 42

A propos de ce texte célèbre, faites donc un micro-trottoir, interrogez vos amis sur l'évangile de Marthe et Marie. Tout le monde va vous répondre : heureusement qu'il y a des Marthe ! Ce serait du joli si tout le monde attendait au pied du maître que les cailles vous tombent toutes cuites dans la bouche !

Comme nous pensons sans doute de même il faut tâcher de comprendre.

Car enfin, Jésus semble donner tort à Marthe et raison à Marie.

Tentative d'explication :

Rappeler d'abord, qu'entre Jésus, Marthe, Marie et leur frère Lazare, il devait y avoir une belle amitié. La chose est dite en toutes lettres dans l'évangile. Il n'est dit nulle part que Jésus avait une préférence pour Marie plutôt que pour Marthe.

Ensuite, je crois que tout est une affaire de ton. Le reproche que Jésus fait à Marthe, vous pouvez le lire durement mais vous pouvez aussi le dire avec le sourire, mettre de la gentillesse dans la remontrance : « Marthe, Marthe ! calme-toi ». Le ton change tout.

Ensuite encore : qu'est-ce que Jésus reproche à Marthe ? D'être accaparée par mille choses légitimes mais accessoires et de n'avoir plus de temps pour l'essentiel.

Et l'essentiel, c'est quoi ? C'est ce que fait Marie quand elle écoute la parole de Jésus :
c'est là la bonne part que Marie a choisie.

L'Ecriture est pleine d'invitations à l'écoute.

La plus célèbre est celle que chaque matin, disent les juifs pieux :

*« Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur.
Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et le prochain comme
toi-même. »*

Rappelez-vous encore, lors du baptême de Jésus, lors de la transfiguration :

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.

Et encore, quand on dit heureuse la femme qui lui a donné le jour et qu'il répond :

*Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en
pratique.*

Jésus ne reproche pas à Marthe, de mettre son point d'honneur à bien le recevoir.

Nous aussi nous sommes pleins de soucis légitimes, notre travail, nos rapports avec les autres, le pain quotidien, les enfants, la maladie et la mort, la guerre et la paix, la justice et la vérité...

Il lui reproche d'être soucieuse à l'excès, anxieuse, de perdre sa joie et sa paix.

Notre vie déborde de choses importantes mais elles ne doivent pas masquer l'essentiel.

Au fond, cet évangile rejoint les passages évangéliques où il est question de confiance.

Comme dans le Notre Père où nous disons « *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour* » : donne-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin aujourd'hui, nous ne demandons rien pour demain, demain nous demanderons pour demain.

*Ne vous inquiétez pas pour demain : demain s'inquiétera de lui-même.
Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

Ne vous inquiétez pas pour la nourriture et le vêtement.

Ne vous inquiétez pas de ce que vous direz devant les tribunaux.

Saint Ignace de Loyola disait que nous devons agir comme si tout dépendait de nous,
et prier comme si tout dépendait de Dieu.

Une dernière chose : il n'y a pas deux types d'humanité, les Marthe et les Marie (comme on a dit parfois sottement).

(On a même dit que les Marie, gens d'écoute, d'attention, de silence, de délicatesse, valaient mieux que les Marthe, pratiques, celles qui pensent qu'il faut nourrir la troupe et faire bouillir la soupe à temps.

Marthe la réaliste, Marie la rêveuse. On en a même conclu que la vie religieuse, contemplative, était supérieure à la vie active, comme s'il y avait des états de vie supérieurs en soi à d'autres.)

Marthe et Marie on ne les croise pas dans la rue, elles sont en chacun de nous.

Nous devons être les deux : nous taire, écouter et servir.

La meilleure part nous attend, tous.

Meilleur ne veut pas dire réservé à une élite, meilleur signifie plus important.

Il faudrait peut-être faire la distinction entre l'important et l'essentiel.

Si nos soucis, nos préoccupations, nos inquiétudes dégénèrent en angoisse, nous perdons la paix et n'avons plus rien à apporter aux autres, comme Marthe qui n'a offert au Seigneur que son énervement.

Une dernière chose pour terminer : malgré mon explication, j'avoue garder une sympathie secrète pour Marthe. Expliquez-moi.

Mais cela ne me dérange guère ; je m'efforce de vieillir avec l'Ecriture et j'ai appris à vivre avec des questions.

Je pense même qu'il est bon que l'Ecriture ne nous ressemble pas tout à fait, qu'elle nous tire en avant, et dise des choses que nous n'aurions pas dites. Marthe et Marie sont de ces choses-là.

Année C - 17^{ème} dimanche du temps ordinaire

Luc, 11, 1-13 et Genèse 18, 20-32

Les deux lectures nous invitent à réfléchir à la prière, la prière de demande, plus précisément.

Ce n'est pas la seule forme de prière, même pas la première, mais c'est celle qui nous est la plus familière, celle à laquelle on pense spontanément et Jésus le sait.

Image de la prière, dans la première lecture, cette négociation à laquelle Abraham se livre avec Dieu pour sauver Sodome.

Je sais des gens que l'épisode heurte,
ils disent que l'histoire ressemble à une discussion de marchands de tapis.

Mais non !

N'était le contexte tragique, on aurait envie de dire que le récit est plein d'humour.

Dieu n'est pas dupe, aucun des deux n'essaye de posséder l'autre.
Ils discutent à armes égales, comme, dit-on, sur un marché oriental, et tous deux s'efforcent d'avoir le meilleur prix, c'est de bonne guerre.

En bon marchandeur, Abraham sait très bien qu'il ne doit pas dépasser certaine limite,
il n'ose pas descendre en dessous de dix,
il ne les trouvera d'ailleurs pas et Sodome sera détruite.

J'aime bien que la Bible présente Dieu comme un partenaire de l'homme

et l'homme comme un tutoyeur de Dieu.

C'est lorsque Dieu devient un *tu* qu'il entre dans nos vies.

Quand on ne parle plus de lui, mais qu'on lui parle.

Quand le mot Dieu cesse d'être ce que la grammaire appelle un nominatif, une énonciation, une affirmation, pour devenir un vocatif, un appel, un cri.

Tutoyeurs de Dieu.

Toute la Bible nous apprend à lui parler comme un ami parle à un ami, comme un homme parle avec un autre homme, ainsi que la Bible le dit de Moïse.

Avec la même assurance, la même sérénité.

Jeanne d'Arc avait un capitaine dont la prière est restée célèbre.

Il disait, le capitaine La Hire : *Seigneur, faites pour La Hire ce que La Hire ferait pour vous s'il était Dieu et si vous étiez capitaine.*

C'est un peu cavalier ; un militaire, ça ne marchande pas.

On cite parfois cette prière comme un mauvais exemple, pourtant c'est clair, c'est correct :

tutoyeur de Dieu, le capitaine !

Bien sûr, ne poussons pas le tutoiement trop loin, on n'a pas gardé les vaches ensemble quand on était gosses, et c'est pourquoi cette familiarité avec Dieu va de pair avec un grand respect. Avec ce que la Bible appelle joliment la crainte de Dieu, qui n'est nullement la peur mais un merveilleux mélange de confiance et de respect.

Il y a dans la Bible un autre beau récit dans lequel on a vu aussi une image de la prière :

c'est la lutte de Jacob avec l'ange (on ne l'a pas lu).

Rappelez-vous : Jacob va rencontrer son frère qu'il a jadis roulé dans la farine

en lui volant son droit d'aînesse que l'autre, l'idiot, lui a vendu pour un plat de lentilles.

Et Jacob n'en mène pas large :

Esaü est un rude gaillard qui réserve à son frère un chien de sa chienne.

Comment les choses vont-elles se passer ?

Or, toute la nuit, un homme – la suite du récit montrera qu'il s'agissait d'un ange –

combat avec Jacob et cet homme, voyant qu'il ne l'emportait pas, au lever du jour, faux jeton, pour se débarrasser de Jacob,

lui fait une clef imparable, un coup bas

qui blesse Jacob à la hanche et dont Jacob restera boiteux.

Mais Jacob ne lâche pas prise pour autant :

et il crie à l'ange : *« je ne te laisserai pas que tu ne m'aies béni ».*

Et l'ange bénit Jacob.

C'est encore une image de la prière :
une lutte, longue, douloureuse parfois, avec l'ange, avec Dieu,
pour lui arracher sa bénédiction :
une lutte dont on ne sort pas indemne mais blessé.
Qu'est-ce que c'est que cette blessure?

Lisez maintenant l'évangile,
Jésus y parle de la prière de demande, il en dit des choses évidentes
et simples :
*«Est-ce qu'un père donne un serpent à son fils qui lui demande un poisson,
ou un scorpion s'il lui demande un œuf ?»*
Alors : *« Combien plus le Père des cieux donnera-t-il l'Esprit à ceux qui le lui
demandent ! »*

Prenez garde à cette finale : c'est l'Esprit que Dieu donne.
C'est sa seule réponse, il n'a que ça à donner.
Et c'est à la fois désarçonnant et magnifique.
Désarçonnant parce que ce n'est pas ça qu'on avait demandé :
on avait demandé la santé pour les vieux parents, la réussite des
enfants à l'école, la guérison d'un ami malade. On n'avait pas
demandé l'Esprit.
Pour peu, ça nous rappelle ce qui arrivait parfois quand on était
gosses et que Saint Nicolas nous apportait des cadeaux utiles, un
cartable par exemple, ou des pantoufles, au lieu des merveilles qu'on
lui avait demandées...

Et en même temps, c'est magnifique parce que cela veut dire que
toute prière est exaucée,
Notre Père surexauce nos demandes en nous donnant ce qu'il a de
meilleur, son Esprit,
l'Esprit qui nous fait voir les choses comme Dieu les voit, qui nous
donne le regard de Dieu.
Celui qui a l'Esprit du Seigneur, que peut-il demander d'autre ?
Il coïncide avec Dieu,
il a tout.

Année C - 18^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 12, 13-21

Saint Luc revient souvent sur le thème de la richesse.

Il ne la condamne pas, il dit qu'elle est dangereuse et qu'il faut s'en méfier.

Dangereuse à cause des soucis qu'elle engendre, de l'orgueil et de l'insensibilité qu'elle provoque : on finit par ne plus voir que ça.

Et tout cela est bien résumé par la parole de Jésus : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ».

Ce qu'un gosse du caté avait un jour traduit : Ça veut dire qu'un riche se soucie autant d'entrer dans le royaume qu'un riche de passer par le trou d'une aiguille.

Voyez notre homme dans l'évangile : ce qui lui est reproché ce n'est pas d'avoir agrandi ses greniers (on ne voit pas quel mérite il y aurait à laisser pourrir le grain), c'est de n'avoir plus rien eu d'autre dans la vie, d'être devenu tiroir-caisse, blé, brique, dollar et d'être passé à côté de l'essentiel.

On a envie de dire : « Comme c'est bête » et, dans le fond, on le plaint.

Il y a tellement de choses plus intéressantes.

C'est plus grave qu'une faute, c'est une erreur, comme le disait Talleyrand après l'assassinat du duc d'Enghien sur l'ordre de Napoléon.

Les richesses sont dangereuses. Luc ne cesse de le dire et il faut le redire à sa suite.

L'Écriture met bien moins en garde contre le sexe que contre la richesse.

Les richesses sont dangereuses, elles le sont pour tout le monde et le resteront toujours.

Il faut le dire aux riches et aux pauvres.

Il faut prêcher le détachement aux uns et aux autres.

C'est une erreur que, mieux réparties, et Dieu sait s'il faut qu'elles le soient, elles seraient désamorçées, elles deviendraient inoffensives.

Il y a bien d'autres choses à dire sur l'argent, des choses positives, mais notre évangile est une mise en garde et je me limite à son message.

Ceci encore : nous savons aussi que richesse et pauvreté sont des notions relatives : nous sommes tous plus riches et plus pauvres qu'un autre, nous sommes tous le riche ou le pauvre d'un autre : l'évangile nous laisse merveilleusement libres.

Et pour terminer, une petite histoire qu'on raconte en Italie et qui résume bien mon propos.

Il y a là-bas un vin qu'on appelle *est, est, est* ;
ce qui peut se traduire : *il y en a, il y en a, il y en a*.

Et voici l'explication :

Il y avait un jour un évêque qui se rendait à Rome pour un concile.
Et il avait envoyé son secrétaire avant lui, avec pour mission de repérer les auberges où le vin était bon.

Et, là où il en trouvait, il devait écrire *est* sur la façade, *est, il y en a*.
Un jour le secrétaire trouva une auberge où le vin était si bon qu'il écrivit sur la façade *est, est, est*, ce qui est une sorte de superlatif : *bon, bon, bon !*

Comme font les Hébreux qui ne disent pas que Dieu est *très saint* mais qu'il est *saint, saint, saint*.

Donc *bon, bon, bon*, ce qui veut dire *très bon*.

Et de fait l'évêque trouva le vin si bon qu'il en oublia le concile et qu'il ne quitta plus l'auberge où il finit par mourir...

Sur sa tombe, le secrétaire écrivit :

est, est, est, et propter nimium est, episcopus meus mortuus est,
qui peut se traduire en vers de mirliton :

Le vin était si bon, si bon, si bon, que mon évêque en perdit la raison.

Morale de l'histoire, pour nous : ne perdons pas l'essentiel de vue.
Il y a du bon vin, mais il y a aussi le concile où nous sommes attendus.

Il y a l'argent qui est un bon serviteur mais un mauvais maître.

N'oublions jamais, même si le vin est très bon et qu'il n'est pas interdit d'en boire,
que nous sommes en route vers quelque chose de bien plus important.

Année C - 19^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 12, 32-48

L'attente, la vigilance, dont il est question dans les textes de ce jour, ce sont des thèmes qu'on entend durant l'Avent, qui est le temps de l'attente.

Les entendre aujourd'hui me donne l'impression de recevoir une piqûre de rappel.

C'est que la chose en vaut la peine.

L'attente.

Il vous est sans doute déjà arrivé d'attendre des amis, des parents, qui reviennent de voyage.

C'est une chose merveilleuse d'attendre des gens qu'on aime, c'est une chose merveilleuse d'être attendu par des gens qui vous aiment,

et le sourire qui illumine le visage des uns récompense les autres de s'être levés à 4 heures du matin pour les accueillir à l'aéroport.

C'est merveilleux d'attendre,

merveilleux d'être attendu sur le quai d'une gare,

et c'est un bonheur très pur parce qu'il est mutuel, il va dans les deux sens,

il n'y a pas l'un qui donne et l'autre qui reçoit,
tous deux donnent et tous deux reçoivent,
ce qui me paraît un fameux idéal des relations humaines.

Comme on souhaiterait que tout le monde ait quelque part
quelqu'un qui l'attende !

C'est exactement ce que dit notre évangile.
Bien sûr, il y est question d'un serviteur et d'un maître,
d'un serviteur qui attend son maître.
Ca n'a rien à voir avec l'amitié, serait-on tenté de dire :
ce maître n'est qu'un satrape oriental, capricieux, qui rentre quand
bon lui plaît
et qu'on est prié d'attendre.

Mais on peut comprendre tout autrement notre évangile,
à la lumière d'un autre beau texte sur l'attente qu'on lit dans
l'Apocalypse :

*« Voici que je me tiens à la porte et je frappe, dit le Seigneur.
Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai et nous partagerons le repas
ensemble. »*

Le Seigneur n'est pas un maître capricieux qui attend nos
prosternements d'esclave.

C'est un ami qui vient nous visiter :

*« Je ne vous appelle pas serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que veut faire
son maître,
je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père,
je vous l'ai fait connaître »,* lit-on dans saint Jean.

Un ami qui frappe à la porte et attend qu'on lui ouvre.

On n'est même pas obligé : *si quelqu'un m'entend et m'ouvre ...*

Il est le maître et il le reste, et nous les serviteurs,
mais c'est d'abord un ami.

Un ami, dit saint Paul en substance, c'est quelqu'un à qui on peut
tout dire.

L'exemple en est Moïse dont le premier testament dit qu'il parlait avec Dieu
comme un homme parle avec un autre homme.

Ceci encore, concernant notre évangile :
il fait partie du lectionnaire des funérailles.
C'est de fait un bel évangile pour les jours de deuil
parce qu'il est plein d'une merveilleuse espérance :
on y parle d'un repas qu'on prend ensemble,
et où le Seigneur sert lui-même ses amis qu'il a fait asseoir à sa table.

Même l'apparente mise en garde
«Tenez-vous prêts, c'est à l'heure que vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra »
n'est pas là pour nous faire peur.

C'est vrai que le Seigneur nous fera signe un jour,
et que nous ne savons pas quand il viendra une dernière fois frapper à la porte.
Et alors, nous laisserons nos outils sur place pour le suivre,
et nous quitterons cette vie qui est parfois si belle,
pour quelque chose d'autre que nous ne connaissons pas
mais qui ne peut être que bon puisqu'il est avec nous.

Mais laissons, s'il vous plaît, la mort de côté.
Ne lisons pas le texte au futur mais au présent.
Ce retour du maître, cette venue plutôt, (car l'Écriture préfère le mot venue au mot retour)
c'est pour tout de suite.
Le Seigneur vient.
Il est même présent dans tous ces moments où nous le croyons absent,
parce qu'il n'y a rien à en dire,
parce que, peut-être, nous n'en sommes pas fiers
parce que nous croyons qu'ils ne valent pas la peine.

Les voilà, quotidiennes, ces heures «où nous ne pensions pas qu'il allait venir».

Apprendre à les regarder différemment.

Permettez-moi de terminer en vous citant un beau texte de Rainer Maria Rilke,
qui n'a rien à voir avec l'évangile
mais qui m'est exemple de cette conversion du regard à laquelle
l'évangile nous invite.

Rilke parle des peurs qui si souvent nous habitent
et il dit au jeune poète auquel il écrit :
*« Comment oublier les vieux mythes qui se trouvent au commencement de tous les
peuples,
ces mythes de dragons qui à l'instant suprême se métamorphosent en princesses ?
Peut-être tous les dragons de notre vie sont-ils des princesses qui attendent,
simplement,
de nous voir beaux et vaillants.
Peut-être les choses effrayantes sont-elles, profondément, des choses privées de
secours
et qui attendent que nous les secourions. »*

Le Seigneur est là et nous ne le savions pas.

Assomption de la vierge - 15 août - Luc, 1, 39-56

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour cette fête.

